

Le cahier **Variation kafkaïenne**

Diane Godin

Number 80, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (1996). Le cahier : variation kafkaïenne. *Jeu*, (80), 102–105.

Le cahier

Variation kafkaïenne

Est-il possible qu'en dépit de toutes les inventions et de tous les progrès, qu'en dépit de la civilisation, de la religion, de la philosophie, on en soit resté à la surface de la vie ? Est-il possible qu'on ait encore recouvert cette superficie, qui était du moins quelque chose, d'une étoffe incroyablement ennuyeuse, qui la fait ressembler à des meubles de salon pendant les vacances d'été ?

Oui, c'est possible.

Rilke, *les Carnets Malte Laurids Brigge*

Ce matin-là avait débuté comme tous les autres. En sortant de l'appartement qu'elle occupait rue de Vérole, J. avait salué la concierge de l'édifice, qui l'observait de sa fenêtre, et s'était arrêtée à l'ombre d'un arbre pour examiner l'état du ciel. La lumière était presque aveuglante à cette heure, et J. n'avait eu d'autre choix, si elle voulait arriver à temps à son cours d'anatomie, que de battre régulièrement des paupières. À l'agacement de J., toutefois, ce mouvement avait ameuté une partie du voisinage, qui s'était mis à siffler et à gesticuler à son approche. Elle entendit même une sorte de piaillage, et vit un homme trapu, en chemise de nuit, pousser l'audace jusqu'à sortir sur son balcon. « Il était trop tard pour reculer », se dit J., déterminée à rejoindre la classe du docteur Sansa. Ses livres et son cahier de notes bien serrés sous son bras, elle décida que cette agitation matinale n'était somme toute qu'une parenthèse, certes ennuyeuse et quelque peu déroutante, comme toutes les parenthèses, mais sans rapport significatif ni conséquence immédiate sur la journée qu'elle allait entreprendre. J. décida donc d'oublier rapidement l'affaire qui, de toute façon, était déjà derrière elle comme une traînée de poudre.

Elle se rendit compte soudain qu'elle n'avait plus la maîtrise de ses paupières, que ce mouvement continuait malgré elle, comme un mécanisme qui aurait perdu son bou-

ton d'arrêt. « Peu importe », pensa J. La route qui menait à l'université était courte et elle n'avait qu'à s'y rendre, ce qu'elle savait faire. La Faculté de médecine était connexe à l'hôpital, auquel on avait accès une fois traversé le faubourg de la Garde.

Parvenue jusqu'aux rues humides, au pavé bruni, J. reconnut une odeur familière d'iodoforme. Cette odeur émanait de l'hôpital et s'accrochait aux vieux murs du faubourg. « Comment peut-on vivre ici ? » se demanda J., que la question intriguait chaque fois qu'elle traversait ce lieu sourd où tout suintait l'ennui, et que semblait cé-



Photo d'Irina Ionesco, tirée de l'ouvrage de Patrizia Runfola, *Kafka. Le Cercle de Prague*, Institut Français de Prague, Paris, Éditions Éric Koehler, 1992, p. 70.

lébrer, comme un accompagnement à la distraction de ses habitants, le drelin infatigable d'une cloche suspendue au plus haut bâtiment. « Jour noir après jour noir, voguez voguez voguez en titubant chers habitants », se dit J., prise d'un délire imprécatore et passager. Il y avait en fait peu de monde à cette heure. J. les imagina tous endormis, déchargés du poids de leur propre vie, confortables, béats. Seule une femme à l'air âgé faisait exception à cette règle, longea et tâta les murs du faubourg, dans l'égarement du silence, ou quête ou bataille livrée aux bacilles du temps. J. remarqua une large plaie sur le front de la vieille, qui ne semblait pas faire mal, qui semblait guérie, mais restait là, affublant ce front d'une bouche étonnante.

Au bout de la rue principale s'exhibaient la façade et les colonnes de l'hôpital, vaste construction scellée de pierres blanches et dodues que recouvrait toujours, malgré les séances répétées de nettoyage, un inqualifiable filet de poussière dont on n'avait pu, jusqu'à présent, déceler la provenance. J. se dirigea sans peine vers une porte située sur le flanc de l'édifice, derrière laquelle on pouvait emprunter un long couloir réservé à l'usage des professeurs et des étudiants de la Fac. L'odeur d'iodoforme y était plus pénétrante encore, et J. voulut cesser de respirer, mais dut y renoncer assez vite étant donné la distance qu'elle devait parcourir. Le trajet, à vrai dire, n'était pas si long, mais il s'en dégagait toujours, pour J., une impression de fièvre douloureuse, quelque chose de pénible et d'indéfinissable qui attaquait le corps tout entier, fébrile et déçu à chaque tournant, chaque courbe semblant remettre à plus tard, à plus loin ou à jamais ce qu'il voulait atteindre et qui voulait lui échapper. L'effort de ses jambes n'y changeait rien ; ses pas s'engouffraient dans un écho rythmé, toujours plus vibrant et futile, se perdaient hors d'elle alors que la fièvre continuait sa course, laissant à J. une sensation d'amertume sous la braise. « C'est jamais tout à fait ça, hein. C'est toujours à recommencer. » Madame Rusky. La voix gutturale de sa concierge l'avait

toujours fait sursauter. Toute grêle et difforme madame Rusky. Avec ça, cheveux roux crépés à l'ancienne et fausses dents immaculées sur fond de teint vermillon. J. était toujours frappée par le nombre incalculable de sillons qui, sans ménagement pour les efforts de la concierge, poussaient et fissuraient le grimace de plus belle. Mais le plus étonnant, et qu'elle avait remarqué dès le premier jour, était sans doute la façon dont la denture cliquetait à chaque mouvement de la mâchoire, et la peur, oui, la peur qui s'emparait de J. à l'idée de voir le grotesque appareil faire soudainement irruption, loin des gencives.

– Ah ! vous verrez, vous vous plairez ici. C'est tranquille, parfait pour... Vous étudiez quoi au juste ?

– La médecine.

L'expression de la concierge s'était figée. Pendant de longues secondes, l'air aimable qu'elle avait affiché jusque-là sembla pendre au bout d'une ficelle, prêt à se rompre. Elle marmonna quelque chose que J. ne comprit pas, mais qui semblait se rapporter aux autres locataires, qu'ils étaient « de qualité », ou quelque chose comme ça. J. s'était résignée, du reste, à ne pas tout comprendre de ce que lui racontait madame Rusky, qui passait du français au hongrois ou à l'anglais, selon ses envies, mais toujours avec un don particulier pour les faux pas de la langue.

– My children live in the States and they'll come to visit next week. I'm thrilled but the apartment is very small you know. There's not a lot of space. Well..., I hope they won't bring too much garbage.

Elle avait dit cela tout naturellement, en se grattant derrière l'oreille ; puis, d'un mouvement machinal, balaya d'invisibles particules qui logaient sur son épaule. Des odeurs mêlées d'épices et de poisson frit envahissaient le corridor de l'immeuble, et J. s'étonna du peu d'empressement avec lequel cette madame Rusky semblait vouloir conclure une location ; s'arrêtant à chacune des portes, toutes identiques et flanquées de lampes dont le halo produisait un détestable jaune, son manège avait fini par exaspérer J., qui contenait mal son impatience.

« Voilà, nous y sommes. » Elle avait du retard, mais sa fièvre était tombée et, surtout, au grand soulagement de J., ses paupières avaient cessé leur clignement ridicule. En ouvrant la porte de la classe d'anatomie, elle tomba sur le regard réprobateur du docteur Sansa, veste blanche et mains levées, prêt pour la grande scène de dissection. Cette attitude, du reste, n'avait rien d'inhabituel chez Sansa qui, quel que soit l'endroit où il se trouvait, gardait presque toujours les mains à hauteur du thorax, les bras loin du corps, les doigts écartelés comme pour recevoir une paire de gants chirurgicaux. Dans les couloirs de la Fac comme dans son bureau, toujours les mains de l'anatomiste s'imposaient à l'interlocuteur, si bien qu'elles avaient fini par devenir une sorte d'effigie à la gloire de la profession. J. esquissa un sourire contrit, maladroit, et se dirigea vers la seule place encore disponible, juste derrière Téo Guttenberg. Elle ouvrit son cahier de notes, buvant les paroles du docteur, qui préludait sur la peau et le système tégumentaire : *Avec les cheveux et les ongles..., le plus vaste organe du corps...*



Photo : Marc Laberge.

la peau constitue une barrière...., protection contre bactéries, objets agressifs, eau..., retient fluides, protège des rayons nocifs, rafraîchit lorsqu'il fait chaud et, inversement, et dans une large mesure...., détermine notre aspect...., enveloppe tout le corps, y compris l'œil, recouvert d'une couche de peau transparente, la conjonctive...., qui recouvre aussi l'intérieur des paupières... Sansa parlait tout en tapotant la dépouille qui lui servait d'exemple. J. cessa un instant de transcrire, attentive et émue, tout à coup, devant la nuque fine et légèrement duveteuse de Téó Guttenberg. En reprenant ses notes, elle s'aperçut qu'il lui manquait un certain nombre d'informations. J. était certaine, pourtant, d'avoir tout noté depuis son arrivée en classe. Se pouvait-il qu'elle ait été distraite ? À ce point ? Et par quoi ? Elle n'en avait aucun souvenir et résolut d'être plus vigilante ; ne rien laisser échapper, surtout, de ce que disait le docteur : *Paumes et plantes font exception à cette règle (trouver laquelle) ; quoi qu'il en soit..., également, seules portions à former des callosités ; la bouche..., orifices de la peau..., opère (la peau) sa liaison avec le tube digestif...., endoderme...., feuillet embryonnaire...., cellules épithéliales, le plus souvent...., la plupart des organes internes...., abrite dans ses cils une colonie d'acariens...., respirent dans les follicules pileux et les glandes sébacées...., Demodex folliculorum (cousins de l'araignée), translucides, quatre paires de pattes trapues insérées sur le thorax et l'abdomen renflé...., inoffensifs.* C'était encore pire qu'au début. J. avait beau s'acharner sur ses notes, le cahier ne laissait voir qu'une saignée d'encre, devenait de plus en plus poreux et illisible, troué d'ombres fuyantes qui n'avaient rien à voir avec ce qu'elle tentait de transcrire, s'en éloignaient, tout au contraire, par une sorte de phénomène comparable à l'hémorragie que subit un organe au contact d'un objet extérieur. J. ouvrit le cahier en son centre, là où l'encre avait pénétré plus profondément qu'ailleurs, et vit une multitude de signes inconnus dont elle ne pouvait déchiffrer le sens, mais dont l'authenticité, malgré l'étrangeté et le désordre apparent qui s'en dégageaient, lui parut indéniable. Souveraine, une réalité attendant de faire irruption, tapie, juste là...., comme un volcan dans les glaciers d'Islande. ◆